

Une autre figure remarquable de la résistance

Armelle de La Motte de Broons de Vauvert, madame de Vitton (29)

Clic

Changement de diapositive

+ Photo 29

Pendant cette période de la guerre, les femmes prennent de l'importance, des responsabilités, poussées par les événements : les hommes sont prisonniers ou ont répondu à l'appel du général de Gaulle ou résistent dans le maquis.

Dans la famille de La Motte, plusieurs sentiments ont surgi : un sentiment patriotique très fort après la capitulation. Un sentiment de honte face à cette occupation allemande, envahissante, restreignant la vie des Français de plus en plus. Et un sentiment d'espoir après l'appel du 18 juin: les frères de mademoiselle de La Motte ont quitté la France aussitôt.

Madame de La Motte élève seule ses enfants à Vannes car son mari travaille dans les Côtes du Nord. Dès le début de l'occupation, elle s'occupe des passages, c'est à dire qu'elle exfiltre des jeunes hommes dont ses fils, qui montent à bord de petites embarcations au port de Vannes, traversent le golfe et en pleine mer, embarquent sur de gros bateaux qui mettent le cap vers l'Afrique du nord. La jeune Armelle de La Motte est imprégnée de cet engagement maternel mais aussi paternel. Il y a aussi chez madame de La Motte la volonté de donner une instruction à son unique fille. C'est certainement une femme très ouverte.

Son bac en poche, Armelle de la Motte enseigne le grec et le latin au lycée « La Retraite » de Vannes. Puis, à l'arrivée de la guerre, elle entre à l'école d'infirmières de la Croix Rouge d'Auray et son diplôme d'Etat en poche, elle travaille à l'hôpital d'Auray pendant toute la guerre. Et de plus elle entre dans un service secret de la Résistance. Elle peut concilier son travail et son engagement au sein de la Résistance.

Écoutons-la.

« En 1944, ma meilleure amie, Agnès de Nanteuil qui faisait partie d'un réseau de Résistance, comme secrétaire du général Audibert, chef de la Résistance pour la Bretagne, est, sur dénonciation, arrêtée par la gestapo et emprisonnée après avoir été torturée. Approuvée par ma mère, j'ai proposé de prendre la suite de mon amie. C'est ainsi que je suis entrée dans la résistance, comme agent de liaison sous le pseudonyme de « Daniel ».

Je ne connaissais de mon chef que son nom de résistant « Paul ». C'est de lui que je recevais les ordres de mission, concernant le Morbihan. C'était le désordre total dans les moyens de transport de 1943 à 1944 : peu de trains, peu de cars faute d'essence : le moyen le plus rapide, sinon le plus sûr était...la bicyclette. Je devais être disponible à tout moment. Ainsi ai-je eu à porter dans la journée à Pontivy, de Vannes où j'habitais, des messages que pour plus de sûreté, je cachais dans le tube creux sous la selle de ma bicyclette...

Nous étions sur les routes, à la merci de contrôles et de fouilles, de barrages de la police allemande. Je devais toujours remettre les messages en main propre, grâce à un mot de passe souvent dans un café...chez un notaire ou un médecin.

Parfois, je devais parcourir avec une autre toujours à vélo, pendant plusieurs jours un secteur, afin de repérer les unités allemandes et leurs matériels. Toutes ces indications étaient transmises en Angleterre car elles indiquaient les mouvements de l'armée allemande et leurs positions avant et après le débarquement. Par exemple, une fois pendant 48 heures, nous avons dû parcourir toujours à bicyclette la région de Guer-Ploermel, Elven-Vannes pour repérer les unités allemandes, leur matériel. Ces indications transmises ensuite par radio à Londres donnaient les positions des unités allemandes aux alliés. Il nous avait fallu auparavant étudier et apprendre la signification des uniformes, grades...J'ai tout oublié. »

Voici quelques anecdotes qui auraient pu être tragiques, vécues par la jeune Armelle.

Un certain jour de juillet 1944, une amie et moi devions transmettre un message toujours de Vannes à Pontivy soit 40 km. Il faisait chaud, très chaud. Au bout de quelques km, notre allure faiblissait...lorsque nous fûmes dépassées par deux jeunes garçons qui se mirent à rigoler en nous voyant appuyer avec peine sur nos pédales : « alors les filles, un peu de courage... ». Bien sûr, nous étions un peu vexées mais nous avons déjà pas mal de km dans les jambes. Une demi-heure après, quelle ne fut pas notre stupéfaction de voir nos deux jeunes garçons assis sur le bord de la route, presque en larmes. Deux soldats allemands venaient de leur faucher leur bécane...ils riaient jaune, nous n'avons pas été « vache » nous avons essayé de leur remonter le moral tout en pensant que nous avions eu de la chance. Nous avons poursuivi notre route jusqu'au café de Pontivy : là, mot de passe, chaleureux accueil, bicyclettes portées dans une remise pour sortir les messages, envoyés ensuite par radio à Londres. Puis retour à Vannes sans histoire mais 40 km de nouveau. Fatiguées, nous avons bien dormi.

Or, à 8 heures le lendemain, « Paul » à nouveau nous demande de retourner à Pontivy y déposer de nouveaux messages. Cette fois, il y eut un arrêt à Locminé chez un docteur pour y déposer un message libellé en termes médicaux pour plus de sûreté. Ce docteur servait de boîte à lettres et faisait parvenir le courrier à qui de droit. Nous avons ensuite poursuivi notre route appuyant courageusement sur nos pédales quand un cultivateur nous interpella vigoureusement au bord d'un champ : « Les petites demoiselles, arrêtez-vous, prenez ce chemin de traverse car au carrefour plus loin, un camion allemand est arrêté et les Allemands embarquent tous les jeunes par là...fouilles, interrogatoires, prisons. Nous l'avons échappé belle... »

Voilà le parcours de madame de Vitton qui a conclu l'entretien en nous disant que son engagement fut une période merveilleuse, que ni elle ni sa mère n'ont eu peur. (30) « Nous étions portées par l'action, sans haine ». Une belle

leçon de courage d'autant plus qu'un Allemand habitait au domicile de la famille à Vannes.